

SUR GRAND ÉCRAN

EMMANUEL RANVOISY

Avec l'apparition du cinématographe à la fin du XIX^e siècle, l'Hôtel des Invalides devient de temps à autre le cadre de vues animées documentaires. C'est ainsi que des images prises sur le vif de faits ou d'événements se déroulant au cœur du site (visites de délégations et missions étrangères, obsèques, cérémonies d'hommage, remises de décorations, etc.) sont insérées dans les bandes d'actualité, séries de courts-métrages d'information et de documentation, que diffusent les salles de cinéma à partir de 1910.

Hôtel des Invalides (Georges Franju, 1951)

Il faut attendre les années 1950, période favorable à l'essor du court-métrage en France, pour qu'un documentaire entièrement dédié aux Invalides et au musée de l'Armée soit réalisé. Tirant parti d'une forte impulsion du Centre national de la cinématographie et de subventions destinées au financement de courts-métrages «de prestige» célébrant les hauts lieux de la France, la Direction générale des relations culturelles du ministère des Affaires étrangères (et non celui de la Défense nationale !) commande au réalisateur Georges Franju un documentaire sur l'édifice et son musée. Intitulé *Hôtel des Invalides*, le film sort sur les écrans en 1951. Accompagné par une musique de Maurice Jarre et construit comme une visite guidée des lieux, le documentaire s'ouvre sur une vue extérieure de l'ensemble de l'édifice suivie d'un plan, parfaitement symétrique, du Dôme se reflétant dans un bassin de l'Institution nationale des Invalides. Il s'achève par deux scènes tournées respectivement dans l'église Saint-Louis et dans le Dôme.

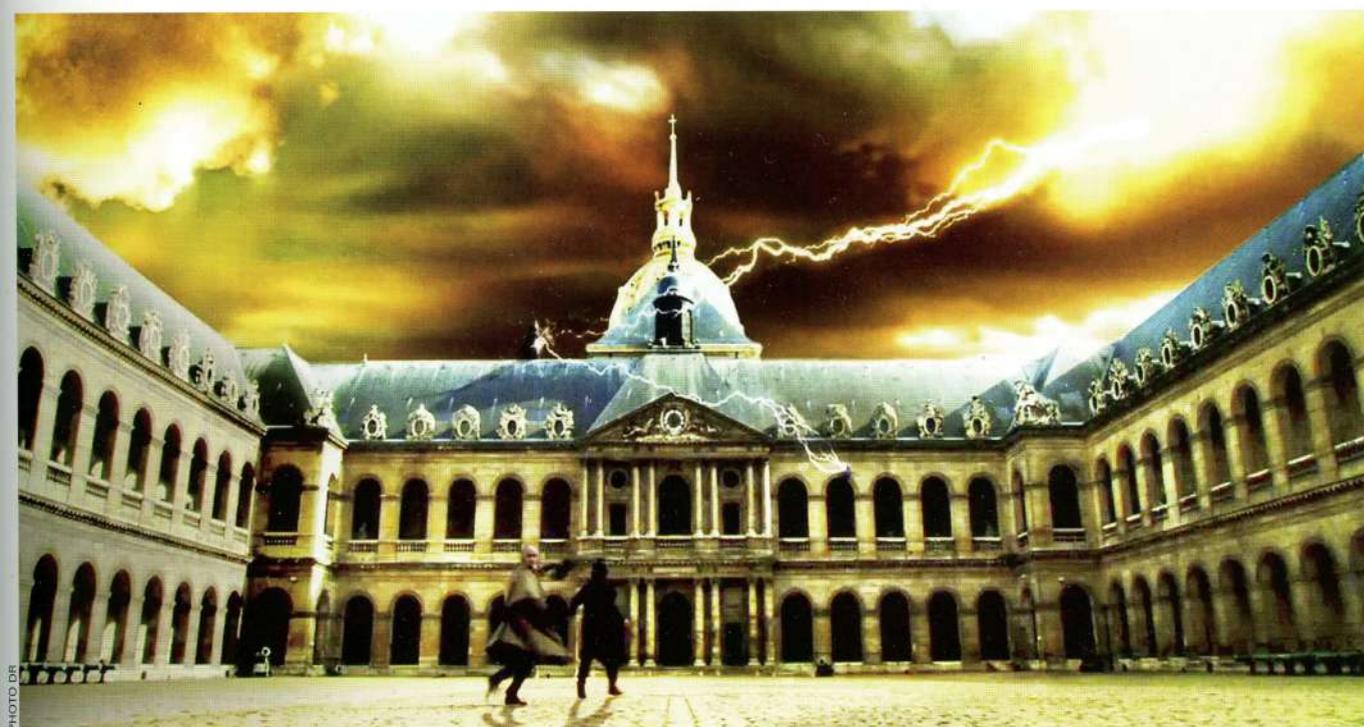
Accompagnée par la voix de Michel Simon – un des principaux narrateurs du film – annonçant «Saint-Louis des Invalides, l'église des Soldats», la première séquence s'arrête sur un vétéran unijambiste qui se dirige vers l'entrée de l'église. Elle est suivie par un plan en contreplongée sur l'orgue majestueux dont la musique tumultueuse accompagne la célébration d'une messe. Y assiste une vingtaine de vétérans des deux guerres mondiales, vêtus de leur uniforme de pensionnaire et arborant un grand nombre de décorations. Des plans rapprochés et un court panoramique révèlent les infirmités et les chairs meurtries de ces hommes. Cette séquence insistante est entrecoupée par un plan fixe sur l'avert d'un emblème portant l'inscription brodée : «*Le paradis est à l'ombre des sabres.*»

Par un fondu image, la caméra passe de l'autel de la cathédrale au chœur de l'église du Dôme où le Christ en croix et le maître-autel sont filmés tour à tour en plan large. La caméra fixe par la suite le tombeau de Napoléon I^{er} puis le cercueil de Napoléon II, roi de Rome, alors encore exposé dans la chapelle Saint-Jérôme, avant de s'arrêter sur le brigadier Bordaen, ancien vétéran et guide au musée de l'Armée. D'un pas martial, celui-ci s'avance vers l'objectif, se met au garde-à-vous et lance ses dernières instructions aux visiteurs : «En ligne sur un rang !» Puis : «Tête gauche !!» Le tombeau du maréchal Foch apparaît alors, monument funéraire que le guide dit avoir «l'honneur de garder» et qui à ses yeux «est le plus émouvant».

Filmée depuis l'entrée du Dôme, la séquence finale s'ouvre sur la place Vauban et l'avenue de Breteuil qui apparaissent en perspective. Un groupe d'enfants en uniforme et en rang quatre par quatre se dirige vers la sortie en chantant à l'unisson la célèbre marche militaire *Auprès de ma blonde*. Un couple d'amoureux entre dans le champ de la caméra le temps d'un court dialogue : «Qu'est-ce que c'est ? – Des enfants de troupe.» Pris de



Documentaire sur les Invalides et le musée de l'Armée réalisé en 1951 par Franju, *Hôtel des Invalides* est prétexte à une critique subtile de la guerre et de la gloire. Il met en scène des enfants et des vétérans en uniforme de pensionnaire assistant à une messe.



Le film *Vidocq* présente plusieurs scènes tournées dans la cour d'honneur et les combles de la cathédrale.

l'extérieur et sous un envol d'oiseaux (pigeons) évoquant celui d'une escadrille, un plan en contreplongée du Dôme clôt le film.

Ce documentaire est prétexte pour le réalisateur à une critique subtile de la guerre et de la gloire qui lui est attachée – Franju travaille dans l'implicite et exerce son activité critique à l'intérieur même du discours de l'institution militaire auquel il s'oppose : « Il est fait de mon horreur de la guerre, de la beauté pathétique et dérisoire des débris, des oripeaux, des armes, des mutilations des victimes. Il est fait, surtout, de la terrifiante évidence de la mort sans signification. Quant à l'humour noir, c'est pour dire qu'il ne faut pas se laisser prendre au piège des sanctuaires⁹²⁷. »

Vidocq (Jean-Christophe Comar, 2001)

Contrairement aux bandes d'actualité et aux films documentaires, les œuvres de fiction s'approprient rarement l'Hôtel des Invalides comme élément de décor. Seuls quatre longs-métrages, dont certains centrés sur des figures historiques, comportent des scènes ayant pour cadre l'église Saint-Louis ou le Dôme.

En septembre 2001 sort sur les écrans français *Vidocq*, la septième des adaptations plus ou moins librement inspirée des *Mémoires* d'Eugène-François Vidocq, chef de la « brigade de sûreté » jusqu'en 1827 et fondateur en 1833 de la première agence de détectives privés en France. Réalisé par Jean-Christophe Comar, dit Pitof, cette superproduction conte l'histoire d'un jeune journaliste et biographe autoproclamé de Vidocq (Guillaume Canet) qui tente de démasquer l'assassin de son maître, un homme mystérieux doté de pouvoirs surnaturels dénommé l'Alchimiste, doté d'un masque miroir qui vole l'âme de ceux qui s'y reflètent, et de reprendre sa dernière enquête laissée inachevée.

Premier film au monde tourné en images numériques haute définition, ce long-métrage à l'esthétique soignée a pour décor un Paris des bas-fonds, trouble et fantastique, à l'aube de la Révolution de juillet 1830. Le scénariste du film, Jean-Christophe Grangé, a souhaité recréer un univers à la Edgar Allan Poe :

« J'aime beaucoup cette époque charnière où les gens assistent à la naissance de la science, tout en gardant encore un pied dans les vieilles croyances⁹²⁸. »

Une des scènes du film se déroule aux Invalides. Celle-ci s'ouvre sur une vue aérienne du site que l'équipe d'infographistes a dessiné en s'inspirant d'une gravure d'époque établie d'après un daguerréotype pris d'un ballon. Pour simuler les points de vue, le croquis modélisé en 3D a été conçu au moyen d'effets numériques. Il a fait par ailleurs l'objet d'un travail de *matte painting* (peinture numérique) ainsi que d'un thermoformage de l'arrière-plan pour donner à l'image une impression de relief. Le décor historique reconstitué, la scène se poursuit avec l'entrée dans la cour d'honneur de Vidocq (Gérard Depardieu) accompagné de Préah (Inès Sastre), une courtisane manipulatrice. Sous un ciel doré et chargé d'électricité, Vidocq ne peut éviter la mort brutale du « directeur des Invalides » (Gilles Arbona), terrassé au centre de la cour par une crise cardiaque après que l'Alchimiste, perché sur le toit de l'église Saint-Louis, a tenté de le foudroyer.

Vidocq se lance à la poursuite de l'assassin qu'il retrouve dans les combles de la cathédrale, véritable « vaisseau de bois » où l'obscurité est balayée par des rayons de lumière blanchâtre et auquel le son des craquements semble donner vie. Trônant au-dessus d'un entremêlement de charpentes, l'Alchimiste tente de freiner la marche de son poursuivant en lâchant sur lui une nuée d'oiseaux sortis de sa pèlerine. La scène se poursuit dans les hauteurs du Dôme où, après une série de plans serrés sur les visages des deux protagonistes, un bref corps-à-corps s'engage sous la coupole. L'Alchimiste échappe à Vidocq en sautant du haut balcon circulaire qui surplombe l'espace central de l'église (la scène n'a pas été tournée sous la coupole du dôme des Invalides mais sous celle du Panthéon, monument de style néoclassique situé dans le V^e arrondissement). Freiné dans sa chute par sa pèlerine qui fait office de parachute, il se rétablit sur un sol constitué d'une mosaïque de marbres de couleur.



La scène finale des *Aventures de Rabbi Jacob* film de Gérard Oury devenu culte, est tournée dans la cour des Invalides

COLLECTIONS LA CINÉMATHEQUE DE TOULOUSE/IDR

Monsieur N. (Antoine de Caunes, 2003)

Dans les années 1990 et 2000, décennies marquées par un regain d'intérêt pour les grandes fresques historiques et littéraires, les mises en scène du mythe napoléonien à l'écran ne déclinent pas.

Deux ans après la sortie de *Vidocq*, le cinéma s'intéresse de nouveau à l'Hôtel des Invalides avec *Monsieur N.*, réalisé en 2003 par Antoine de Caunes. Ce long-métrage développe de manière académique et sous la forme de fresque une des mystérieuses versions de la mort de Napoléon I^{er}. Le réalisateur ne cherche pas la vérité historique mais revisite l'histoire en retraçant le parcours de Basil Heathcote (Jay Rodan, seul personnage fictif du scénario, inspiré du lieutenant britannique Jackson en charge de surveiller l'empereur déchu), un jeune lieutenant anglais désireux de connaître la vérité sur les événements qui ont marqué les dernières années de Napoléon Bonaparte sur l'île de Sainte-Hélène.

À la fin du film, le réalisateur utilise le procédé du flashback, par lequel l'officier anglais se remémore l'arrivée de la dépouille de l'Empereur aux Invalides à laquelle il a assisté le 15 décembre 1840. Cette séquence luxueuse, tant par les costumes que les éléments de décor, s'ouvre par un plan large sur la cour d'honneur où pénètre lentement un long cortège. Sur son cheval, le prince de Joinville précède le cercueil porté par les marins de la *Belle-Poule*. Dans un froid glacial, qu'évoque la neige artificielle, plusieurs dizaines de figurants incarnent les spectateurs massés dans les tribunes et les galeries supérieures. Immobiles, ils assistent au passage du cortège. Un long travelling en plan rapproché balaye les visages graves et empreints d'émotion des soldats de la Vieille Garde. La séquence s'achève par un gros plan sur le crêpe noir qui recouvre le cercueil et arbore des éléments de

la symbolique impériale brodés en fil d'or : un «N» enserré dans une couronne de laurier et entouré d'abeilles, symbole d'immortalité et de résurrection.

Si le réalisateur «esquive» l'entrée du cercueil dans l'église des Soldats mais aussi l'office funèbre, l'une des scènes suivantes montre Basil Heathcote revenu aux Invalides le jour suivant pour voir le cercueil. La caméra suit l'officier qui traverse la cour d'honneur où «bivouaquent» des soldats de la Vieille Garde avant de remonter une galerie flanquée de drapeaux tricolores et de faisceaux adossés au mur et aux piliers. Arrivé devant l'entrée d'une chapelle gardée par Louis-Étienne Saint-Denis (entré aux équipages de la Maison de l'Empereur en 1806, et resté un fidèle serviteur de Napoléon qu'il suivit sur l'île d'Elbe et à Sainte-Hélène), dit «le Mamelouk Ali» (Igor Skreblin), Heathcote se découvre, puis entre. Dans un espace éclairé par de longues rangées de bougeoirs sur pied, l'officier anglais s'avance lentement vers le cercueil placé sur l'autel et sur lequel reposent l'épée d'Austerlitz et le chapeau porté par Napoléon à la bataille d'Eylau (1807). Dans cette séquence qui n'a pas été tournée aux Invalides, le réalisateur prend quelques libertés avec l'histoire et la chronologie. Il évoque la chapelle Saint-Jérôme, où le cercueil ne sera transféré qu'en février 1841, soit deux mois après avoir reposé au centre de l'église ouverte au public jusqu'au 24 décembre 1840.

Les Aventures de Rabbi Jacob (Gérard Oury, 1971)

L'Hôtel des Invalides sert aussi de cadre au film de fiction jouant sur le registre de l'humour. Il constitue l'élément de décor principal sur lequel s'achèvent *Les aventures de Rabbi Jacob* réalisé par Gérard Oury en 1971. Dans cette fable où le réalisateur cherche à faire passer un message humaniste sans que son œuvre

ne se départisse du ton de la comédie, Louis de Funès interprète le rôle d'un homme d'affaires agité, inconsciemment raciste et antisémite, Victor Pivert, qui doit marier à l'église Saint-Louis sa fille Antoinette (Miou-Miou) au fils d'un général (Jacques François). Une banale sortie de route à bord de sa DS va l'entraîner, sous le déguisement d'un rabbin et en compagnie d'un révolutionnaire arabe nommé Mohamed Larbi Slimane (Claude Giraud), dans une série d'aventures dangereuses et incongrues.

La scène finale du film s'ouvre par un plan en contreplongée sur le Dôme, suivi d'un plan large de l'intérieur de l'église Saint-Louis décorée de bouquets de fleurs. Remontant l'allée centrale de la nef recouverte d'un tapis rouge, le prêtre (Michel Robin) annonce aux invités que la cérémonie de mariage est en voie d'être annulée du fait du retard des parents de la mariée et de la messe d'enterrement qui doit suivre. Une voiture escortée par la Garde républicaine dans laquelle ont pris place Victor Pivert et Slimane, fraîchement nommé président de la République dans son pays, entre alors dans la cour d'honneur. Après une série de quiproquos entre les divers protagonistes du mariage, Slimane tombé sous le charme de la mariée s'envole avec elle dans un hélicoptère venu le chercher en se posant dans la cour d'honneur.

Là-haut, un roi au-dessus des nuages (Pierre Schoendoerffer, 2004)

En 2004, la sortie du film de Pierre Schoendoerffer *Là-haut, un roi au-dessus des nuages* clôt la liste des longs-métrages de fiction tournés en partie aux Invalides. Adaptation de son roman paru vingt-trois ans plutôt⁹²⁹, ce « film-testament » conte l'histoire d'une jeune journaliste (Florence Darel) qui cherche à retrouver, sur la proposition de son rédacteur en chef (Claude Rich), la trace d'Henri Lanvern (Jacques Perrin), un réalisateur réputé, disparu au cours d'un tournage en Thaïlande. La journaliste découvrira au fil de son enquête que Lanvern effectuait une mission pour les services secrets français. Au fil des rencontres, elle découvre les liens qui unissaient le réalisateur à un nommé Dubail (Bruno Cremer), colonel du Service de documentation extérieure et de contre-espionnage (SDECE), ainsi qu'à un ancien officier de l'armée sud-vietnamienne et à un vieux curé breton (Jacques Dufilho).

Dans ce film construit comme un « récit de quête » et qui gravite autour de thèmes récurrents chers au cinéaste (l'honneur, la loyauté, le courage, etc.), la cathédrale Saint-Louis sert de cadre à la scène des obsèques du général Christian de La Motte-Noire (Gérard Oury), un ancien militaire qui s'est suicidé au cours de l'enquête. La messe de funérailles, à laquelle assistent le colonel Dubail, le rédacteur en chef et la journaliste, est célébrée par l'aumônier des armées (Philippe Clay). En guise de sermon⁹³⁰, celui-ci lit les paroles d'un chant de la tradition militaire que Schoendoerffer a légèrement modifiées⁹³¹ et que viennent ponctuer, en flashback, deux extraits en noir et blanc de son précédent film *Diên Biên Phu* (1992). Cinéaste « des guerres perdues et des héros défaits⁹³² », Schoendoerffer décède en 2012, huit ans après avoir tourné le film *Là-haut*, son ultime réalisation. C'est à la cathédrale Saint-Louis qu'il avait filmé, avec le souci du détail et le respect du sacré, puis dans la cour d'honneur des Invalides que ses obsèques sont célébrées, le 19 mars, jour anniversaire de son parachutage, sur le camp de Diên Biên Phu (19 mars 1954), alors qu'il était jeune opérateur au Service cinématographique des armées.



PHOTO DR

Ancien opérateur au Service photographique des armées devenu réalisateur, Pierre Schoendoerffer a tourné plusieurs scènes de *Là-haut*, son ultime film, dans la cathédrale et la cour d'honneur.

De gauche à droite, Bruno Cremer, Claude Rich et Florence Darel.

En 2012, ses obsèques y sont célébrées, en présence notamment des membres de l'Académie des beaux-arts.



SÉBASTIEN LAGARGUE/CPAD/DÉFENSE

929. Pierre SCHOENDOERFFER, *Là-haut*, Paris, Grasset, 1981.

930. « Donnez-moi, mon Dieu, ce qui vous reste. Donnez-moi ce que l'on ne vous demande jamais. Je ne vous demande pas le repos ni la tranquillité, ni celle de l'âme, ni celle du corps. Je ne vous demande pas la richesse, ni le succès, ni même la santé. Tout cela, mon Dieu, on vous le demande tellement que vous ne devez plus en avoir. Donnez-moi, mon Dieu, ce qui vous reste. Donnez-moi ce que l'on vous refuse. Je veux l'insécurité, je veux l'inquiétude, je veux la tourmente. Et que vous me les donniez, mon Dieu, définitivement. Et que je sois sûr de les avoir toujours car je n'aurai pas toujours le courage de vous les demander. Donnez-moi ce que personne ne veut, mais donnez-moi aussi ce courage car vous seul, Seigneur, donnez ce que l'on ne peut obtenir de soi. »

931. La *Prière du para* est un chant écrit en 1961 par un élève officier de l'École militaire interarmes sur une adaptation de la *Marche de la Garde consulaire à Marengo*.